



ANDRÉ-ALAIN MORELLO

Université de Toulon, France

Silvia Baron Supervielle, une œuvre humaniste, entre deux langues, entre deux rives

Silvia Baron Supervielle, a humanist work, between two languages, between two shores

Summary

Silvia Baron Supervielle's work brings an original voice to contemporary French and Francophone literature. The work of this writer, born in Argentina but living in France and writing in French, is that of a nomad who has never been uprooted. Her work not only constructs dialogues between two languages, between two continents, but also between poets and painters, between words and photographs, between prose and poetry. Indeed, it is part of the exploration for new forms of poetic novels, autobiographical texts and essay collections. Finally, this work is a great humanist endeavour which, built on the absence of the mother, celebrates fidelity and love.

Keywords: Argentina, language, autobiography, dialogue, love

Silvia Baron Supervielle, une œuvre humaniste, entre deux langues, entre deux rives

Née à Buenos Aires en 1934, Silvia Baron Supervielle commence à écrire de la poésie en langue espagnole. Mais, peu après son arrivée à Paris en 1961, elle choisit la langue française. Elle s'installe définitivement à Paris. Elle compose une œuvre vaste, composée d'une trentaine de livres, diverse, explorant toutes les formes d'écriture, et aussi une œuvre de traductrice, dans les deux sens, traductrice de Jorge Luis Borges, de Julio Cortazar, d'Alejandra Pizarnik, en français, du théâtre et de la poésie de Marguerite Yourcenar en espagnol. Dans son œuvre, Silvia Baron Supervielle

évoquera à plusieurs reprises ce qui l'a poussée à quitter l'Argentine et à s'installer en France, cet exil spontané, et mystérieux, qui est aussi à l'origine de son écriture. Ainsi, dans *Journal d'une saison sans mémoire*, après avoir rappelé l'arrivée des émigrants européens en Argentine, elle propose cette explication : « La traversée, que j'ai réalisée plus tard en sens inverse, fut un appel. J'ignore pourquoi j'ai répondu à cet appel en me quittant, en susurrant oui, je viens, comme si j'avais entendu une voix. » (Baron Supervielle, 2009, p. 68–69)

L'œuvre de Silvia Baron Supervielle fait entendre une voix originale dans la littérature française et francophone contemporaine, une œuvre entre deux langues, comme celle de Vassilis Alexakis, le romancier de *La langue maternelle*, entre deux cultures, comme celle de Julien Green. « Nomade mais non déracinée », selon Albert Bensoussan (Sagaert et Morello, 2022, p. 109), « inassimilable à résidence », pour reprendre les mots d'Alain Mascarou, dans une étude publiée dans la revue *L'Esprit créateur*. L'œuvre de Silvia Baron Supervielle, comme celle de Rilke, explore « l'indomesticabilité ». Une œuvre qui construit un dialogue entre deux langues, entre deux continents, mais aussi entre les poètes et les peintres, entre les traducteurs, comme en témoigne l'échange avec Jacqueline Risset, la traductrice de Dante, dans *Chant d'amour et de séparation*, entre les mots et la photographie, dans *Lettres à des photographies*, entre la prose et la poésie, dans une série de livres inclassables, à mi-chemin de l'essai et de l'autobiographie. Une œuvre humaniste, bâtie sur l'absence et le manque, la mort de la mère quand Silvia a deux ans, qui célèbre la fidélité et l'amour. Cette œuvre frappe aussi par sa très grande unité, alors même qu'elle s'inscrit dans toutes les formes littéraires.

Nous nous proposons d'interroger cette œuvre singulière à partir des deux questions de l'exil et de l'identité. La question de l'exil est en effet placée au cœur de l'œuvre de Silvia Baron Supervielle. Sans doute cet exil peut-il apparaître comme voulu, comme volontaire. Silvia Baron Supervielle rappelle en effet que « son passé n'est pas chargé de souffrance », que ce passé « n'a pas été déchiré par des séparations forcées et des morts atroces. » Malgré tout, elle se sent proche de tous les exilés, et n'hésite pas « à mettre en parallèle des tours de Babel telles qu'Israël, le Liban et Buenos Aires ... » (Baron Supervielle, 2009, p. 68) Mais, comme le souligne Monique Pétilon, dans un compte-rendu du *Monde des Livres*, pour Silvia Baron Supervielle, le véritable exil, la vraie langue maternelle manquante, c'est celle de sa mère, Raquel, disparue quand elle avait deux ans : « je n'avais pas appris les mots quand ma mère est partie, le silence s'étant emparé de la distance d'une rive à l'autre du Rio de la Plata et d'un continent à l'autre de l'océan. » (Pétilon, 2023, p. 6–7). Cette mère absente, décédée quand sa fille n'avait pas encore l'usage des mots, Silvia Baron Supervielle l'évoquera par l'intermédiaire de veilles photos retrouvées, dans un livre bouleversant, *Lettres à des photographies*.

L'autre question omniprésente dans cette œuvre, et qui rejoint celle de l'exil, est celle de l'identité. Cette question, Silvia Baron Supervielle l'a souvent rattachée à l'exercice de la traduction. Traduire, c'est devenir un autre, cet autre, cette autre voix. Traduire est un acte mystérieux, comme Silvia Baron Supervielle le confie aux *Lettres françaises* : « c'est une activité comparable à celle du miroir, de la fenêtre, ... Mais au lieu de chercher à y voir notre visage, nous y découvrons le surprenant visage d'un étranger. Et en même temps nous découvrons que nous sommes étrangers comme lui. » (Baron Supervielle, 2018, p. 4) Les questions posées par Silvia Baron Supervielle rejoignent celles posées par Le Clézio dans *Identité nomade*. Dans ce livre présenté comme une autobiographie, mais qui défie, comme ceux de Silvia Baron Supervielle, toutes les conventions génériques, Le Clézio pose également cette question centrale de l'identité. Il revendique son identité plurielle, construite à partie d'une double origine, un père mauricien, une mère française. Il évoque ses ancêtres, comme le fait aussi Silvia Baron Supervielle. Il tente aussi de trouver la bonne définition de cette identité complexe, faite de ces traits familiaux dont il a pu hériter, mais aussi de ses voyages : « Sur la question de l'identité j'ai louvoyé comme on dit en langage imagé, j'ai été comme un serpent ou comme une anguille, j'ai évolué entre les nationalités, entre les dangers que présentaient toutes les nationalités ... Encore aujourd'hui je ne sais pas qui je suis, je ne sais pas si j'appartiens à la culture française. » (Le Clézio, 2024, p. 42) L'identité plurielle de Le Clézio ressemble à cette identité en mouvement de Silvia Baron Supervielle, explorée dans toute son œuvre, dans ses romans, dans sa poésie, dans ses textes autobiographiques, et dans cette dernière œuvre testament, *La langue de là-bas*. Nous suivrons l'évolution de ce questionnement dans ses romans, dans ses textes autobiographiques, et dans sa dernière œuvre.

Romans et poésie

Dans ses étranges romans¹, proches parfois du surréalisme, Silvia Baron Supervielle explore déjà les thèmes de la frontière, et du passage entre deux mondes, thèmes qui vont devenir les thèmes centraux de son œuvre. Remarquons que ces romans peuvent aussi bien se situer dans un temps ou un lieu indiscernable, comme *La Frontière*, que retrouver des figures historiques, comme dans *L'Or de l'incertitude*. *La Frontière*, roman publié en 1995, est largement celle qui sépare le réel et l'imaginaire, et que l'œuvre ne cesse de franchir. *L'Or de l'incertitude*, publié en 1990,

¹ Ces romans sont publiés dans la dernière décennie du vingtième siècle.

revisite le *Voyage et navigation faict par les Espagnols es Isles de Mollucques* d'Antonio Pigafetta. Pigafetta était un compagnon de Magellan qui avait eu pour mission d'écrire la relation d'un voyage qui révèlerait aux Européens une nouvelle route vers les Indes, avec la découverte du détroit qui portera le nom de Magellan. Dans son avant-propos, Silvia Baron Supervielle souligne la « grande beauté » du récit de Pigafetta. « La candeur des propos et la naïveté, délibérée ou non, du regard et du langage de Pigaffeta, contrastent avec les périls mortels affrontés par l'escadre, qui sont racontés sans la moindre intonation dramatique. Même aux pires moments, la narration se déroule à la manière d'un conte pour enfants » (Baron Supervielle, 1990, p. 12–13). La relecture de cette relation par Silvia Baron Supervielle est clairement allégorique : l'exploration des côtes de l'Amérique du Sud à la recherche d'un passage vers les Indes est comme une métaphore du travail de la mémoire découvrant un chemin vers soi. Mais ce n'est pas tout. Un autre intérêt de la relation de Pigafetta est celui des langues employées. Pigafetta était italien, mais son journal est écrit en français, dans une langue émaillée de termes espagnols. Là encore, cette caractéristique du texte ne peut que frapper Silvia Baron Supervielle qui a elle aussi fait l'expérience du bilinguisme. Comme elle le note dans son avant-propos, « il me porte à croire que [Pigafetta] put également écrire son journal dans deux langues assemblées » (Baron Supervielle, 1990, p. 14). Enfin, le roman de Silvia Baron Supervielle refait dans l'autre sens le voyage qu'elle-même a fait en venant vivre à Paris. Pour Silvia Baron Supervielle, « écrire est un sillage qui se trace sur la mer » (Sagaert et Morello, 2022, p. 7). L'écriture est une trace et une traversée. Et la traduction elle aussi, cet exercice auquel Silvia Baron Supervielle se livre, est également une traversée, un passage. Dans un texte précisément intitulé « Le passage », Silvia Baron Supervielle tente ainsi d'exprimer le mystère de la traduction : « c'est l'histoire d'une rencontre. Ces lecteurs lisent une traduction qui navigue à la surface de la mer et à la fois une autre, véritable, invisible, qui navigue dans les profondeurs. Il me semble qu'une voix se dégage entre les deux navigations et arrive directement jusqu'à moi. » (Baron Supervielle, 2020, p. 237)

On se doute bien que dans sa poésie, Silvia Baron Supervielle explore les mêmes territoires que dans ses romans, la même quête de l'autre rive. Dans un de ses derniers recueils, *Un autre loin*, publié en 2018, on retrouve cette thématique de la distance qui, comme l'a noté Michel Collot, « traverse toute l'œuvre de Silvia Baron Supervielle » (Sagaert et Morello, 2022, p. 95). Dans une étude intitulée « Le chant de la distance dans *Un autre loin* », Michel Collot a questionné l'ambigüité du titre du recueil. « Loin » est-il un substantif ou un adverbe ? Si ce « loin » est un adverbe, c'est « autre » qui est substantif. L'autre loin « désignerait alors un être lointain, dont l'identité reste indéterminée mais dont la présence est déterminante » (Collot, cité dans Sagaert et Morello, 2022, p. 96). Derrière cet autre lointain, faut-il voir la mère

de Silvia, cette mère à qui était dédié *L'Or de l'incertitude*?² Un autre lointain, ou un autre, loin : deux directions vers lesquelles le livre nous conduit.

Autobiographie, journal

A côté de ses romans et de ses recueils de poésie, l'œuvre de Silvia Baron Supervielle se déploie dans une série de textes inclassables, à mi-chemin de l'autobiographie et du journal, de l'essai et du carnet. Après *La Ligne et l'ombre* (1999), et *Le Pays de l'écriture* (2002), *Journal d'une saison sans mémoire*, publié en 2009 dans la collection « Arcades » chez Gallimard, reprend tous les thèmes déjà présents dans les livres qui précédent, l'Argentine, la figure de la mère, le passage d'une langue à l'autre, en les inscrivant cette fois dans la contrainte formelle du journal, en cherchant à exclure de l'écriture tout ce qui relève du passé.

Dès la première partie du livre, la première des sept « saisons » de l'œuvre, Silvia Baron Supervielle s'interroge sur l'écriture diariste : « j'écris pour moi qui suis les autres » (Baron Supervielle, 2009, p. 9), et sur le paradoxe d'une écriture au présent, alors que le passé nous habite. « Que signifie tenir un Journal ? ». Si on rejette l'ines-sentiel, « les faits anodins » de la vie quotidienne, ou « les faits de l'actualité sociale ou politique », que reste-t-il ? Silvia Baron Supervielle se propose une direction, un projet, une mission. « Mon occupation consiste en une seule activité : ouvrir le silence avec des mots, dans leur langue, en espérant que la magie blanche ne s'arrête pas, que la main ne soit pas enlevée par le non-dire et le regard par la contemplation du néant. Il se peut que je n'aie pas la mission de relater mais de contempler » (p. 12-13) cette dernière phrase suggère bien que la démarche de l'écrivaine reste bien poétique. La contrainte de l'écriture au présent passe aussi par une interro-gation sur les temps, sur les liens qui unissent ou qui opposent le passé et le présent : « Oublier le souvenir. De ma fenêtre, je contemple la ville. Cette ville ne me contient pas, son fleuve pas davantage. Je les contemple depuis le bord du présent sur lequel je vacille comme, si j'allais le long d'un rivage. Seul ce présent instable est à décrire. Même si le souvenir me contient, je dépends de la vibration du présent qui m'enlève et se dissipe. » (p. 11). Face au présent qui est vécu comme un vertige, l'écriture peut offrir l'espoir d'une stabilité. Tenter désespérément par l'écriture au présent de se libérer du passé : « il est nécessaire que je me libère du passé. Il me sollicite et me répète sans relâche : il me suffit de penser, de dormir ou de lever simplement les

² « A ma mère, Raquel Garcia Arocena, dont le silence fut parole de beauté ».

yeux pour qu'il prenne possession de moi. » (p. 12). L'écriture diariste est présentée ici comme une ascèse, ou comme un combat. Face au passé qui « tente de franchir les barrières » (p. 24), l'écrivaine s'exerce « à entrer dans le terrain de l'oubli » (p. 26), et « redoute de voir briller les fers et les feux du passé » (p. 26). Le passé n'est autre que la « douleur brûlante de la blessure » (p. 26). Les images du passé reviennent, et avec elles toujours la douleur de la perte : la petite sœur handicapée (p. 17), la mort du père (p. 30), la mère (p. 59). Avec ces images du passé, « la douleur remonte du fond des âges » (p. 34). Silvia Baron Supervielle sait qu'elle se sert « de l'encre de la douleur unanime et indélébile » (p. 34). Lorsqu'elle est de retour à Buenos Aires, « le passé et le présent se cognent dans [son] esprit » (p. 53). Il faut attendre la dernière page du livre, pour qu'ils cessent de se cogner. « La frontière entre le passé et le présent s'est évanouie. Ce n'est pas encore le souvenir ; il me viendra de plus loin, il n'est pas encore visible, et je ne le crains plus : j'entrevois son paysage oscillant et j'entends l'autre langue des larmes » (p. 250).

L'interrogation sur le temps s'accompagne d'une interrogation sur l'espace : la « distance » est à la fois temporelle et spatiale. Comme pour maîtriser les fers et les feux du passé, l'écriture a besoin aussi de l'éloignement géographique. A l'occasion d'un retour en Argentine, Silvia Baron Supervielle prend conscience de cette nécessité de la distance : « Ecrire à Buenos Aires, au moment où les choses se produisent, me demande un effort insurmontable. J'ai besoin de repartir pour le faire à ma guise. Lorsque l'éloignement s'instaure à nouveau entre mon pays et moi, les choses ont une chance de s'accommoder aux mots. On ne vit rien sur le moment, ni l'amour ni la mort. C'est à mesure que l'on se sépare des choses que l'on reçoit leur poinçon. » (Baron Supervielle, 2009, p. 55) L'écriture, parce qu'elle a partie liée avec l'absence, condamne au départ, comme si l'exil était une sorte de destin, voire peut-être une chance.

L'expérience de Silvia Baron Supervielle la conduit à un éloge des voyageurs, des émigrants, des nomades :

Je suis heureuse avec ceux qui viennent de loin. De même que l'univers est fait de tous les pays, de même leur regard élimine toutes les frontières de la terre et de l'esprit. Je ne quitte pas souvent l'endroit où je réside et pourtant je suis en voyage. ... J'ai vécu l'arrachement d'un rivage et je vis entre deux langues et deux pays, mais mon passé n'est pas chargé de souffrance. Il n'a pas été déchiré par des séparations forcées et des morts atroces. Néanmoins, je me plais à mettre en parallèle des tours de Babel telles qu'Israël, le Liban et Buenos Aires, ... Les gens du voyage se ressemblent. Les émigrants européens arrivèrent en Argentine par nécessité et par aventure. La traversée, que j'ai réalisée plus tard en sens inverse, fut un appel. J'ignore pourquoi j'ai répondu à cet appel en ... susurrant oui, je viens, comme si j'avais entendu une voix. Aussi suis-je restée hors des pays et des langues. Mais il

est temps de l'avouer : ma seconde langue commence à être une patrie avec laquelle je repars en voyage. (Baron Supervielle, 2009, p. 68-69)

Comme si l'expérience de l'exil débouchait sur un voyage sans fin, une manière d'exorciser l'exil, pour reprendre le titre de l'essai que Marianne Bessy a consacré à Vassilis Alexakis. Mais il y a dans *Journal d'une saison sans mémoire* une dimension supplémentaire, qui réside dans la recherche d'une forme. « C'est un soi-même qui s'invente pas à pas, ... à mesure que je donne une forme à la matière. » (Baron Supervielle, 2009, p. 13) C'est la vie même qui pose la question de l'informe, ou, comme l'écrit Silvia Baron Supervielle, de la « forme introuvable » : « Mourir est un acte compliqué parce que l'homme ne parvient pas à s'introduire dans l'édifice de la réalité. A la fin, il s'avoue vaincu, il a échoué, il est obligé de se retirer d'un séjour inconnaisable et d'une forme introuvable » (p. 41) *Journal d'une saison sans mémoire* met en forme l'exil, l'organise, dans des chapitres qui s'achèvent tous par des vers de *La Divine Comédie* de Dante. Avec ces citations de Dante qui accompagnent le texte, qui « ferment » chaque saison, Silvia Baron Supervielle choisit une écriture du sacré, dont la structure de l'œuvre en sept parties, en sept saisons, est aussi la marque. Silvia Baron Supervielle qui voyait déjà l'œuvre de Marguerite Yourcenar non « pas profane mais lumineusement sacrée » (Baron Supervielle et Yourcenar, 2009, p. 23), s'oriente vers cette dimension du sacré, à laquelle elle consacre des pages lumineuses :

Ce que je qualifie de sacré, en premier lieu des êtres vivants ou morts mais aussi des livres, des tableaux, des objets, des souvenirs, se range de soi-même dans un compartiment du cœur fermé à clef. Rien ne décime ni ne fait disparaître ce qui est entré là, et ce contenu est le trésor que je cherche. [...] Les êtres chers, partis dans le monde invisible, entrent d'emblée dans ce compartiment : ils y allument un cierge qui éclaire le chemin ». (Baron Supervielle, 2009, p. 234)

Les morts ne sont pas morts, ils sont seulement dans « un compartiment du cœur fermé à clef. » Les morts ne sont pas morts, ils continuent leur voyage.

Une œuvre testament ?

Publié en 2023, le dernier livre de Silvia Baron Supervielle, *La Langue de là-bas*, se présente comme une suite de cinquante-huit variations sur l'exil, le nomadisme, la langue maternelle, la traversée de l'Océan Atlantique, l'écriture de soi. Cette

œuvre prolonge les réflexions qui étaient celles du *Pays de l'écriture* ou du *Journal d'une saison sans mémoire*. Le livre commence par une interrogation, ou plutôt par l'affirmation d'un non savoir : « J'ignore pour quelle raison, vivant en France et écrivant en français, j'ai le sentiment d'être un écrivain du Rio de la Plata. J'essaie d'en parler avec moi-même. Je suis née à Buenos Aires, mais les premiers membres de ma famille arrivés au dix-neuvième siècle sur ces côtes lointaines furent un garçon de seize ans, originaire du Béarn, Bernard Supervielle, et un jeune ressortissant de Navarre, Pelaya Arocena. Les deux débarquèrent dans le port de Montevideo. » (Baron Supervielle, 2023, p. 7) « Un » écrivain, « en parler avec moi-même » : dès le début de l'œuvre, est mis en avant le dédoublement propre à l'écriture autobiographique, présenté comme un débat, difficile, avec l'autre qui est en soi, l'autre qui est soi. Les ancêtres, déjà, séparés, ou réunis, par deux langues, de chaque côté d'une frontière, Béarn et Navarre, France et Espagne, comme si tout était déjà programmé.

Dès ma naissance, j'ai attrapé l'exil. En premier du pays de ma mère, Raquel, l'Uruguay, mais aussi de l'Espagne et de la France, héritées de mes grands-parents. En me remémorant les promenades sur le quai argentin, je ressens la rive de ma mère, et des siens. Les exils là-bas se multipliaient. Je ne saurais pas donner un nom à ces sentiments qui me retrouvent, non sans mélancolie, et que je connais parfaitement. (Baron Supervielle, 2023, p. 8)

Attraper l'exil, comme on attrape une maladie. L'exil, à la fois une mémoire et une sensation : « en me remémorant », « je ressens la rive de ma mère », « ces sensations qui me retrouvent ». Le projet du livre est en un sens de mettre des mots sur ces sensations. « Je suis une double exilée à cause de mon retour vers l'Europe où je me nourris de deux passés. La rive orientale est particulièrement proche de moi puisque c'est celle de ma mère et des siens. Elle est aussi la plus éloignée dans le temps » (Baron Supervielle, 2023, p. 13). Dans le cas de Silvia Baron Supervielle, l'exil est en quelque sorte compliqué par le retour en France. La quête du passé, des années passées en Argentine, conduit à évoquer un passé encore plus lointain, celui des premiers habitants de l'Amérique, les Indiens :

A l'arrivée de Christophe Colomb, l'Amérique était occupée par ces hommes aux cheveux noirs et raides, qui menaient une vie primitive. Aussi nomades que les chrétiens. Pour naviguer sur le fleuve, ils creusaient des bateaux dans des troncs et aussi, autant que les chrétiens, cherchaient à soulager leur faim. (Baron Supervielle, 2023, p. 27)

Silvia Baron Supervielle cherche à faire émerger l'idée d'une fraternité entre les Indiens et les « découvreurs » venus d'Europe, d'une fraternité qui aurait pu être, qui aurait pu durer. Les Indiens et les Européens partageaient le nomadisme, ils étaient tous des navigateurs, les uns sur le fleuve géant, les autres sur l'Océan. Silvia Baron Supervielle s'appuie sur un livre qui évoque une rencontre pacifique en 1870 entre un groupe de soldats et un campement d'Indiens, *Une excursion au pays de Ranqueles* de Lucio Mansilla, livre magnifique, pour Silvia Baron Supervielle, car « il prouve qu'il n'était pas impossible de cohabiter, autant pour les Indiens que pour les chrétiens, et qu'ils apprirent beaucoup de choses les uns des autres. » (Baron Supervielle, 2023, p.27). Ce livre prouve que « l'union entre chrétiens et Indiens aurait pu se produire. » (Baron Supervielle, 2023, p.30)

Dans un texte publié dix ans avant *La Langue de là-bas*, Silvia Baron Supervielle avait déjà évoqué les Amérindiens, et de quelle manière. « Leur mémoire, comme un miroir du paysage, d'où ils semblaient arriver et repartir, n'avait pas de frontière et occasionnait l'infini. Surgis de l'infini, ils n'avaient qu'une intention : atteindre un infini encore plus prometteur de liberté. » Comme l'a remarqué René de Ceccatty, Silvia Baron Supervielle ne définit-elle pas ici la mission du poète ? (Ceccatty, 2014)

Il était logique que *La langue de là-bas*, texte largement consacré aux problématiques de l'exil et du nomadisme, conduise Silvia Baron Supervielle à une réflexion sur les migrations. Dans la seconde partie de son livre, Silvia Baron Supervielle s'interroge sur son identité de migrante et de nomade, dans une perspective qui n'est pas celle des discours politiques d'aujourd'hui, comme on peut s'en douter.

Le nomadisme appelle un pays perdu. ... Les routes que tracent les nomades, à pied ou à cheval, sont leur façon de s'écrire. Leur façon d'aimer, de partir et repartir plus loin pour se livrer et se perdre davantage. Leur façon de ne pas revenir en arrière. De ne pas craindre la mort. ... Marcher pour aller ailleurs. (Baron Supervielle, 2023, p. 122)

Dans cette revendication d'une identité nomade, à l'évidence, cette œuvre rencontre celle de Le Clézio. Silvia Baron Supervielle se reconnaît aussi dans d'autres frères d'exil, comme Julio Cortazar, auteur du *Crépuscule d'automne*, traduit par Silvia.³ L'identité de Silvia Baron Supervielle est une identité en mouvement, qui refuse de s'arrêter sur un point du temps ou de l'espace, qui ignore aussi les nations : « J'ignore ce que nationalité veut dire. » (Baron Supervielle, 2023, p. 22) Faut-il s'étonner qu'elle en vienne à s'interroger, à la fin de son livre, non plus sur les déchirures, mais sur les bénéfices de l'exil et de la migration : « Que pourrais-je

³ Cortazar connaît l'exil dès sa naissance. » (p. 152 et suivantes).

voir si je ne venais pas de là-bas ? A qui pourrais-je rêver ? » (Baron Supervielle, 2023, p. 127)

Singulière et universelle, l'œuvre de Silvia Baron Supervielle frappe et séduit par sa ferveur, ses convictions, sa recherche de nouvelles formes d'écriture. On peut appliquer au dernier livre de Silvia Baron Supervielle ce qu'écrivit Marina Salles à propos du dernier livre de Le Clézio :

Complément de l'œuvre, synthèse dense et lumineuse d'une conception de la vie et de la littérature faite d'attention à l'autre, de générosité, d'indignation contre tout ce qui dégrade les hommes – surtout les plus vulnérables – *Identité nomade*, au titre paradoxal, est un livre précieux qui donne à entendre la voix essentielle de J.-M.G. Le Clézio en ces temps de nationalismes, de communautarisme et d'intolérance exacerbés. (Salles, 2024, p. 4)

Comme celle de Le Clézio, cette œuvre est une œuvre pour notre temps. Comme celle de Le Clézio, elle vient d'ailleurs, d'un autre continent, d'un autre rivage. Si elle interroge inlassablement les problèmes qui se posent à l'humanité d'aujourd'hui, elle montre aussi une voie. Celle d'une identité en mouvement, faite d'une fidélité au passé, et aux absents, et en même temps d'un pari sur l'avenir, le rêve d'une humanité fraternelle et apaisée, capable de dépasser la clôture des nations, et de franchir les frontières.

Bibliographie

- Baron Supervielle, S. (1990). *L'Or de l'incertitude*. Paris : José Corti.
- Baron Supervielle, S. (1995). *La Frontière*. Paris : José Corti.
- Baron Supervielle, S. (1999). *La Ligne et l'ombre*. Paris : Seuil.
- Baron Supervielle, S. (2002). *Le Pays de l'écriture*. Paris : Seuil
- Baron Supervielle, S. (2009). *Journal d'une saison sans mémoire*. Paris : Arcades, Gallimard.
- Baron Supervielle, S. (2009). *Une reconstitution passionnelle. Correspondance Marguerite Yourcenar – Silvia Baron Supervielle 1980–1987*, Paris : Gallimard
- Baron Supervielle, S. (2013). *Lettres à des photographies*. Paris : Gallimard.
- Baron Supervielle, S. (2018). *Un autre loin*. Paris : Gallimard.
- Baron Supervielle, S. (2018). Sur la traduction. *Les Lettres françaises* (p. 4–5).
- Baron Supervielle, S. (2020). Le Passage. In R. Béhar et G. Camenen (Dir.), *Scènes de la traduction France-Argentine* (p. 237–239). Paris : Editions Rue d'Ulm.
- Baron Supervielle, S. (2023). *La langue de là-bas*. Paris : Seuil.
- Bessy, M. (2011). *Vassilis Alexakis, Exorciser l'exil*, Amsterdam-New York : Rodopi.

- Bourdeilh, M. (2013). De l'Argentine à l'expatriation : Juan Rodolfo Wilcock, Silvia Baron Supervielle, entre continuité et rupture. *Revue de Littérature comparée*, 345, 33–47.
- Ceccatty, R de. (2014). Notes sur thème, *Les Lettres françaises*, juin 2014, p. 4–5.
- Collot, M. (2014). Silvia Baron Supervielle entre deux rives. In M. Collot (Dir.) *Pour une géographie littéraire* (p. 237–248). Paris : José Corti.
- Le Clézio, J.M.G. (2024). *Identité nomade*, Paris : Robert Laffont.
- Mansilla, L.V. (2008). *Une excursion au pays des Ranqueles* (O. Begué, Trad.). Paris : Christian Bourgois. (Texte original publié 1870)
- Mascarou, A. (2004). Silvia Baron Supervielle, inassignable à résidence. *L'Esprit créateur*, 2004, vol. 44, p. 29–39.
- Morello, A.-A. (2022). La littérature et la marée sombre de l'exil : Silvia Baron Supervielle et Marguerite Yourcenar. In *Silvia Baron Supervielle ou le voyage d'écrire* (p. 203–216). Paris : Honoré Champion.
- Perraud, A. (2023) Coule la sève du ressouvenir, *La Croix*, 11 mai 2023, 21–22.
- Pétillon, M. (2023) Lailleurs de Silvia Baron Supervielle, *Le Monde des Livres*, 5 mai 2023, 6–7.
- Sagaert, M. et Morello, A.-A. (2022). *Silvia Baron Supervielle ou le voyage d'écrire*. Paris : Honoré Champion.
- Salles, M. (2024). Identité nomade de Le Clézio, *Association des lecteurs de JMG Le Clézio*, 15 juillet 2024, p. 4.

Notice auteur

André-Alain Morello, maître de conférences à l'Université de Toulon, a publié notamment *Jean-Claude Renard, l'hôte des noces. Aspects du lyrisme contemporain* (Honoré Champion, 2007), *La lettre et l'œuvre. Correspondances de Marguerite Yourcenar* (Honoré Champion, 2009), *Les Suds rêvés de Julien Green* (Littératures, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2017), *Eclats de Giono* (Honoré Champion, 2024). Il a coédité, avec Dominique Bonnet, *Giono et les Méditerranées*, Publicaciones Universidad de Huelva, 2017), avec Carole Auroy, *Entre deux mondes. Julien Green et la formation de l'esprit* (Presses Universitaires de Rennes, 2024), et, avec Jacques Mény, Jean-Marc Quaranta, Nicolas Bianchi et Grégoire Lacaze, *Giono paysages*, (Presses Universitaires de Provence, 2024). Il a édité *Le Désastre de Pavie* de Giono dans la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1995).